



Perdre la Terre - Une histoire de notre temps

par Nathaniel Rich (Editions du Seuil, 2019)

Cet ouvrage traduit de l'anglais (américain) évoque la décennie 1980-1990 où le sujet du changement climatique pénètre les enceintes scientifiques et politiques aux Etats-Unis, notamment après la terrible sécheresse de l'été 1988, et les atermoiements de la politique et de l'administration américaine pour ne pas engager de stratégie de réponse. Pour résumer, on connaissait dans ces années 1980-1990 les conséquences néfastes du réchauffement climatique et l'on n'a pas pris les mesures pour le limiter. Cette passionnante enquête scientifique et politique se déroule en trois parties, qui correspondent respectivement à l'émergence du problème, la prise de conscience au niveau des scientifiques et des décideurs, enfin l'échec des décisions politiques, du fait principalement des lobbys industriels. Bien sûr si cet ouvrage sort aujourd'hui, c'est pour éclairer la situation présente avec les dirigeants climato-sceptiques sur le continent américain. J'illustre cette histoire très américaine, avec un ou deux chapitres significatifs de chaque partie du livre. «Le nœud du problème », dans la première partie présente le militant écologiste R. Pomerance de l'ONG Friends of the Earth qui découvre le problème dans un rapport de l'EPA en 1978. Alors le comité Jason, qui rassemble une élite de scientifiques, se réunit à Boulder au NCAR en 1977 et 1978 et produit un rapport sur l'impact à long terme du taux de CO₂ dans l'atmosphère sur le climat, qui sera largement diffusé aux Etats-Unis et à l'étranger. Puis le chapitre « Un barbecue avant le chaos » met en scène les principaux scientifiques travaillant sur l'effet de serre autour du météorologue J. Charney pour préparer son fameux rapport, publié en 1979, qui estima le réchauffement global futur entre 1,5°C et 4,5°C. La borne inférieure vient des simulations de J. Hansen de la NASA et la borne supérieure du japonais S. Manabe de Princeton, la fourchette s'expliquant par les modélisations différentes de la fonte de la banquise. Ces chapitres font aussi une part importante à l'histoire de l'effet de serre. Ainsi le physicien irlandais J. Tyndall énonce en 1859 le principe de l'effet de serre,

puis le chimiste suédois S. Arrhenius (prix Nobel de chimie en 1903) en déduit en 1896 que la combustion de charbon et de pétrole provoquera une hausse des températures, ce dont il se réjouit. Quarante ans plus tard, en 1939, l'ingénieur britannique G. Callendar confirmera sur les observations météorologiques que les cinq années écoulées ont été les plus chaudes et que l'on est capable d'accélérer un processus de la nature. On évoque aussi le chercheur J. D. Keeling qui met en place en 1957 les mesures de CO₂ dans l'atmosphère sur le piton rocheux de Mauna Loa à 3500 m d'altitude sur l'île de Hawaï. Avec 10 ans de relevés, le président Johnson expliquera que l'on a modifié la composition de l'atmosphère à l'échelle planétaire et en 1965 un comité consultatif de scientifiques mettra en garde le gouvernement contre des changements climatiques non maîtrisables au niveau local, ou même national. Cette première partie pour la période (1979-1982) se termine avec les audiences au Congrès de J. Hansen, futur directeur du Goddard Institute (NASA). On est alors sous la présidence Reagan, mais apparaît aussi Al Gore, élu démocrate qui a pris conscience des enjeux climatiques lors de ses études à Harvard et qui veut développer une réponse politique, alors que l'administration Reagan est très réticente.

La seconde partie du livre, plus brève, correspond à la période 1983-1988, avec la découverte du trou dans la couche d'ozone en mai 1985, puis le Protocole de Montréal en 1987, où l'on prend des mesures pour la protéger. Le succès de cette réponse politique sur l'ozone va inciter à faire de même pour le climat, alors que ce n'est pas vraiment comparable, même si les médias poussent à la confusion ! En même temps les signes du réchauffement climatique sont de plus en plus manifestes et de nouvelles audiences (J. Hansen) ont lieu au Congrès.

On aborde alors la troisième et dernière partie consacrée aux années 1988-1989. Tout commence avec la terrible sécheresse de l'été 1988 aux Etats-Unis, qui verra la mise en place du GIEC. À l'époque, G. Bush père invita le groupe III du GIEC, qui étudie les stratégies de réponses, à se réunir à Washington. Il est alors question d'un engagement précis de réduction de 20 % des émissions à l'horizon 2005 et de 50 % à plus longue échéance. C'est finalement à la conférence diplomatique de Noordwijk (Pays-Bas) sur le climat en novembre 1989 que les négociations vont échouer, malgré la présence d'ONG très actives comme l'Union des scientifiques inquiets (« Union of concerned scientists») qui cherchent à faire pression sur les délégués politiques. Dans l'épilogue, l'auteur médite sur cet échec, en cherchant notamment quel représentant de l'administration américaine peut être tenu pour responsable.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, voire de passion, cet ouvrage qui relate cette décennie exceptionnelle, où l'on a été très proche d'un accord de réduction des émissions de gaz à effet de serre, tant il révèle toutes les idées qui surgissent régulièrement dans les négociations climat encore aujourd'hui, avec ce mélange de politique internationale et de science environnementale.

Régis Juvanon du Vachat

EPA : Environment Protection Agency

NASA : National Aeronautics and Space Administration

NCAR : National Centre for Atmospheric Research